



La dernière page



« Faire quelque chose » La chronique de Laurence Cossé

Dessin Christopher Evans

Parfois la vie cogne dur et résister demande un courage fou. Ce n'est pas sans raison qu'il se publie tant de témoignages impressionnants. Dans un petit livre paru il y a quelques mois, Laure Adler donne la parole à Anise Postel-Vinay (1). Ce nom est bien connu de ceux qui ont en tête l'histoire de la dernière guerre et de la Résistance en France. Au soir de sa vie, Anise Postel-Vinay évoque ces années, décisives pour elle puisqu'elle a été arrêtée à vingt ans pour faits de résistance, emprisonnée à La Santé, puis déportée à Ravensbrück. Elle le fait à grands traits, avec force, simplicité, modestie. *« Je ne dis jamais "entrer en Résistance", cela (...) ne me paraît pas correspondre à ce que nous faisons. Nous (...) disions "faire quelque chose" (...) Les "résistants", je n'ai entendu ce mot qu'en 1945. »*

Dès 1940, étudiante à la Sorbonne, elle cherche à partir pour l'Angleterre. Sa mère, dont elle est très proche, le veut bien mais à condition que la jeune fille trouve

quelqu'un pour y aller avec elle. Et Anise ne trouve pas. C'est la première fois qu'elle fait ce qu'elle nomme sans détour *« l'expérience de la lâcheté, de sa force et de son omniprésence. »* Sa mère, toujours, a connaissance d'une enseignante qui *« fait quelque chose »* : Anise intègre un réseau de l'Intelligence Service anglais. Elle est chargée de récolter des renseignements militaires et s'amuse encore de son incompétence en la matière. *« C'est à peine si je distinguais un tank d'une mitrailleuse. »* Elle décrit en une demi-page la chaîne de petites mains qui envoie à Londres *« toutes sortes de document »*, dont un certain Samuel Beckett. Elle est arrêtée en août 1942, emmenée à la prison de La Santé. Dans le registre des entrées, elle découvre que son père est arrivé juste avant elle. Par ma faute, se dit-elle. Elle reste un an seule en cellule, c'est pour elle *« extrêmement dur, plus dur peut-être que Ravensbrück. »* Car ce qu'elle met en lumière, dans le récit des dix-huit mois qu'elle a passés à Ravensbrück, outre la cruauté et la terreur, l'épuisement et la maladie, c'est

« Je ne dis jamais "entrer en Résistance", cela (...) ne me paraît pas correspondre à ce que nous faisons. Nous (...) disions "faire quelque chose" (...) »

la solidarité entre déportées, intense, inventive, efficace. *« Sans cette solidarité, vous dépérissiez tout de suite. »*

Ce livre a son pendant, intitulé *Un fou s'évade* (2) et signé d'André Postel-Vinay. Si le nom des deux auteurs est le même, c'est tout simplement qu'ils se sont mariés après la guerre. Le plus extraordinaire est que ce mariage avait fait rêver leurs proches alors qu'eux-mêmes n'y pensaient pas, et pour cause : ils ne s'étaient jamais vus, bien qu'ils fussent détenus tout près l'un de l'autre à La Santé. La mère d'Anise et la sœur d'André



– grande figure elle-même de la Résistance – étaient de ces personnes qui se mettaient en quatre pour faire parvenir des colis aux prisonniers des Allemands. La première montre à la seconde des lettres de sa fille : « *Votre fille est exactement celle qui doit devenir la femme de mon frère* », s'exclame la sœur d'André. Elle le répète souvent par la suite : « *Ils rentreront tous les deux et nous les marierons !* »

André Postel-Vinay a eu après la guerre un beau parcours de haut fonctionnaire, et le front, en 1974, de démissionner au bout de deux mois de son poste de secrétaire d'État chargé des travailleurs immigrés au motif que les moyens alloués étaient insuffisants. *Un fou s'évade* est le récit de son action dans le réseau SR Guerre, dès 1940 aussi, de sa captivité à La Santé, de la tentative de suicide qui le laissa vivant mais affreusement blessé, et de son incroyable évasion. Il est rare de trouver dans la relation de moments aussi durs autant d'ironie et d'autodérision. Ce livre d'aventures est un maître livre, un cadeau idéal pour des

adolescents. Qu'aurions-nous fait pendant la guerre ?

Tous ceux qui sont nés ensuite se posent la question. Il y a des points communs dans ces deux récits autobiographiques. Tant Anise qu'André n'avaient pas envie d'être des héros ; ils voulaient agir. Ils ont montré un extrême courage mais ils étaient loin d'ignorer la peur, « *une peur viscérale, terrible* », dit-elle et lui : « *Je souffrais d'anxiétés multiples, (...) je dirais même que je me sentais très anxieux pour mon propre sort.* » Ils ont tenu parce qu'ils étaient jeunes et solides, parce qu'ils ont eu de la chance, et grâce à une force morale dont il est clair qu'elle avait ses racines dans leur culture familiale et leur éducation. Si j'avais manqué à l'honneur, dit André, « *je n'aurais pas pu continuer de vivre ; ou bien je serais devenu fou, déséquilibré par un conflit interne obsédant* » ; et Anise : « *J'avais été élevée dans ces familles où vous n'aviez pas le droit de vous plaindre.* »

(1) Vivre, Éditions Grasset, 2015.

(2) Éditions Le Félin, 2004.